

LE TEMPLE D'APET

OÙ EST ENGENDRÉ L'OSIRIS DE THÈBES ✓

PAR

M. DE ROCHEMONTEIX.

I.


DESCRIPTION GÉNÉRALE, HISTOIRE ET PLAN DU TEMPLE D'APET.

Le monument que j'appelle ainsi est situé à Karnac. C'est le même que la commission d'Égypte a nommé « le petit temple du Sud », N. LHÔTE « le petit temple d'Hathor », et que M. LEPSIUS a désigné par la lettre *U*, dans son plan des ruines de Karnac.

État actuel et aspect général.

Quand on vient de Louqsor par l'allée de béliers qui précède la magnifique porte d'Evergète, on l'aperçoit au milieu des maisons du village, tout contre le temple de Chons³, dont il semble une annexe. Des édifices de cette partie de Thèbes, c'est le mieux conservé ; toutes les parties décorées en sont accessibles à l'étude. Quelques murs en briques élevés pour combler les brèches principales, les déblaiements entrepris, par CHAMPOLLION qui l'habita, puis par MARIETTE qui en a fait un dépôt d'antiquités, lui ont rendu à l'intérieur son aspect primitif. Les voyageurs qui, après avoir visité la salle des prêtres d'Ammon, bravent le soleil pour venir jusque là, en passent rarement le seuil. Une façade étroite et nue refroidit la curiosité, et lorsque le gardien, après de longs efforts, a fait céder la serrure d'une lourde porte arabe, l'odeur des milliers de chauve-souris qui se cachent dans les chambres du fond, l'obscurité coupée mais non dissipée par les rayons lumineux tombant des ouvertures de la

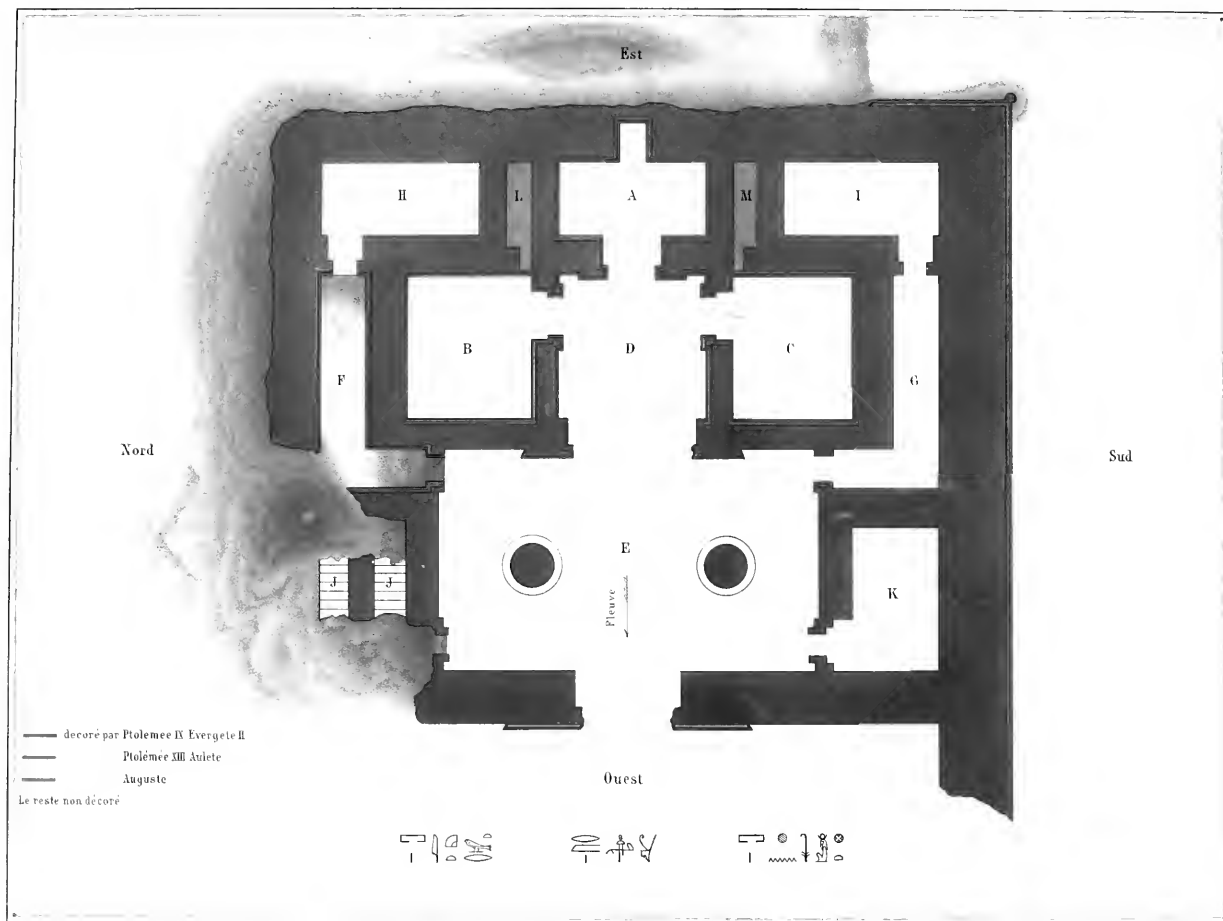
1) *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne*, vol. I, p. 64 à 66.

2) Stèle n° 16 (de la douzième dynastie). Ce monument montre bien que le groupe  avait, au moins quelquefois, la valeur de « grenier, magasin ». On y trouve mentionné en effet :



3) 

KARNAC. Temple où Osiris est engendré, et enfanté par Apet, la grande




L'orientation n'est pas l'orientation vraie, c'est celle des hiéroglyphes

voûte, font renoncer les plus intrépides au désir d'aller plus avant. L'archéologue plus patient, après avoir pénétré à l'intérieur, se trouve dans une salle presque carrée, supportée par deux colonnes à chapiteau en forme de bouquet de papyrus, avec un abaque assez élevé sur les quatre faces duquel a été gravée une tête d'Hathor; de toutes parts gisent des fragments de statue, des têtes de sphinx, des tables d'offrandes, sur lesquels la lumière découpe des surfaces éblouissantes de l'effet le plus bizarre. A droite et à gauche s'ouvrent des portes étroites; les unes sont murées, les autres donnent accès dans des chambres encombrées de poteries antiques. Le fond de la salle forme comme une seconde façade, qui laisse entrevoir par une large entrée une autre salle, dans laquelle trois portes d'assez bon style conduisent aux chambres *mystérieuses* proprement dites (marquées sur le plan *A, B, C*). Les deux chambres latérales *B* et *C* sont faiblement éclairées, et on y distingue avec peine les sculptures empâtées par une suie noir et gluante. Dans celle du fond, la plus petite, l'obscurité est complète : une odeur méphitique y règne, et les premiers pas du visiteur soulèvent les chauves-souris qui envahissent en tourbillonnant le reste de l'édifice et rendent extrêmement pénible l'étude des tableaux supérieurs. C'est cette chambre qui formait le sanctuaire du temple.

Telle est la partie aujourd'hui accessible du monument. Mais d'autres petites salles se groupent autour de celles que j'ai décrites, de manière à carrer l'enceinte de l'édifice. Celles du sud sont presque entièrement remplies de décombres et n'ont d'ailleurs aucune décoration; quant à celles du nord, [de même que l'escalier qui conduisait aux terrasses, elles semblent à l'extérieur du temple, par suite de l'éboulement de la partie nord du mur d'enceinte. Mon plan rend compte de l'état actuel des lieux.

De la destination du temple.

On ne saurait dire, d'une manière générale, que le temple est consacré à un dieu, comme nous l'entendons pour des monuments tels que ceux de Karnac, de Dendérah, d'Edfou, de Philæ, etc., où la divinité sous les noms d'Ammon, d'Hathor, d'Horus, d'Isis, etc., accomplit chaque jour sa carrière, à l'image du soleil, et où elle reçoit, dans les rôles correspondant à ses diverses étapes, et sous la forme qui les résume tous, les hommages des humains. Il s'élève sur un sol sacré, celui où a été engendré Osiris-Thébaïn, et est destiné à célébrer ce grand événement mythologique; aussi les inscriptions l'appellent-elles « *le lieu de l'engendrement du Dieu* » 

Mais bien qu'érigé en l'honneur d'Osiris, comme le déclarent plusieurs dédicaces, il ne porte pas le nom de ce dieu; il est le temple de « la grande *Apet*, la mère divine », dont l'image occupe le sanctuaire, et qui, dans les représentations, prend souvent la première place. C'est donc le principe femelle dont les flancs ont porté le dieu, le *réceptif*, comme dit Platon, où il a été engendré, qui, sous le nom d'*Apet* forme la divinité principale du temple; Osiris, comme dieu fils, ne vient qu'au second rang.

Dès l'entrée, la pensée des constructeurs est révélée par les *têtes d'Hathor* placées au-dessus des chapiteaux des colonnes pour indiquer symboliquement que le monument a été consacré à une déesse¹.

1) C'est ce qui fit croire à N. LÉOTE que le temple était consacré à Hathor, à laquelle la tête à oreilles de vache était attribuée exclusivement; tandis que cet emblème convient à toute divinité femelle.

Je vais rechercher comment les Ptolémées ont conçu le plan et la décoration d'un tel édifice.

Histoire.

Le temple est en effet de construction grecque. C'est Ptolémée IX Evergète II qui en fut le fondateur; mais dans son projet, le monument ne devait pas s'arrêter à la façade actuelle; les gros murs latéraux se continuent et semblent destinés à former soit une cour, soit une seconde salle hypostyle; le plan donne ce qui en subsiste encore au-dessus du sol; le reste a été démoli et les arrasements en sont cachés sous les maisons voisines. Les travaux interrompus après Evergète, ne furent pas repris du vivant de sa femme Cléopâtre Coccê. Le temple d'Apet devait rester inachevé. On sait que Soter II, à son retour d'exil, châtia rudement les habitants de Thèbes; cette ville ne s'en releva pas, et tomba, pour ainsi dire, en disgrâce. De nombreuses constructions, commencées au sud et à l'ouest de Karnac, témoignent d'une interruption méthodique. On se contenta par la suite de mettre en état les monuments à peu près terminés.

Ainsi, Ptolémée Denys, sans continuer les décorations de l'intérieur, fit seulement sculpter les montants extérieurs de la porte d'entrée pour donner une façade au temple. Enfin sous Auguste, on entreprit sur le mur méridional extérieur des travaux qui ne furent pas achevés¹.

Le plan indique les parties décorées. On y voit qu'Evergète fit sculpter la salle *D* et les trois chambres qui y ont accès; qu'il commença la décoration de la chambre nord *F-H*, et, dans la salle sud correspondante, ne fit que mettre ses cartouches sur les montants de la porte.

Le temple d'Apet était un trop petit monument perdu dans la masse des édifices de Karnac pour exciter la curiosité banale des voyageurs, et on n'y trouve pas les inscriptions et les emblèmes gravés qui abondent dans les grands temples. Mais, après l'abolition du culte égyptien par Théodose, il subit le sort commun des édifices de Thèbes, et devint peut-être une église chrétienne. A l'extérieur, une des fenêtres de la grande salle a été évidée en forme de niche, pour donner asile à quelque image de saint, et une croix copte, gravée auprès, sanctifie la paroi.

La transition d'un culte à l'autre n'y fut pas moins violente qu'ailleurs; l'intérieur a été profané, et les exécuteurs du christianisme y ont accompli les martellements méthodiques qu'on déplore presque partout.

Enfin, il a dans la suite servi d'habitation aux Fellahs qui y ont laissé la couche de suie, dont l'épaisseur et l'aéreté opposent à l'estampeur ou au copiste des difficultés souvent insurmontables.

Telle est l'histoire du monument depuis sa fondation. Mais Evergète est-il le véritable fondateur du temple d'Apet? A-t-il voulu rendre hommage à une tradition qui faisait naître Osiris à Thèbes, et choisi l'emplacement qui lui parut le plus conforme aux anciens souvenirs? Ou bien n'a-t-il fait que relever un édifice plus ancien? Nous sommes moins heureux que pour d'autres temples, et les inscriptions ne nous donnent aucun renseignement à cet égard.

La magnifique statue Saïte en serpentine verte de la déesse Apet à corps d'hippopotame,

¹) On voit par d'autres temples non terminés que les parties qu'il était nécessaire de décorer étaient principalement le sanctuaire et l'extérieur.

trouvée l'année dernière par M. MARIETTE, non loin de là, sur l'emplacement de la ville antique, peut provenir d'un temple plus ancien, et avoir été, après l'abolition du culte, enlevée au sanctuaire actuel.

Quoi qu'il en soit, l'emplacement choisi a sa signification. Le temple d'Apet est le lieu de l'engendrement d'Osiris, et, comme tel, il a été placé dans l'intérieur de la grande enceinte qui entourait le temple de Chons (le dieu enfant qui, à Thèbes, renaît chaque matin), enceinte qui devient ainsi l'enclos des naissances divines.

Orientation.

Mais l'orientation diffère de celle du monument où trône le troisième personnage de la Triade Thébaine. Généralement, les temples égyptiens ne sont pas orientés, la façade regarde le fleuve qui est le centre de l'Égypte. Quelques-uns font exception à cette règle, soit pour répondre à des exigences locales, soit pour des motifs symboliques; à Edfou, par exemple, le temple regarde le midi, la région céleste d'où Hor-Houd illumine le monde. La même pensée a sans doute guidé les constructeurs du temple de Chons, le dieu à tête d'épervier, le soleil vainqueur, dissipant les mauvaises influences, qui doit avoir, comme l'épervier, sa face tournée vers le soleil. Il n'en est pas de même du « lieu de l'engendrement » d'Osiris; il regarde le fleuve, c'est-à-dire, l'ouest¹, rentrant ainsi dans la règle générale qui devient ici symbolique. N'est-ce point dans la montagne d'occident que le dieu, victime de Typhon, prépare ses renaissances, c'est-à-dire, est engendré chaque nuit dans le sein d'Apet?

Plan.

Le plan du temple est aussi simple et aussi ingénieux que possible. Il est l'œuvre de l'école ptolémaïque qui modifiant les traditions pharaoniques a créé le plan d'Edfou et de Dendérah, plan imité par les derniers Ptolémées et les Romains, et sans doute considéré par eux comme le type de la perfection, de la conformité aux règles du Rituel (comp. petit temple au sud de Médinèh-Thabou, temple de *Šen-Hour*, etc.; voy. MARIETTE, *Dendérah*, I, 65).

J'ai déjà donné une idée de la disposition intérieure de l'édifice. Au premier coup d'œil deux divisions, matériellement indiquées, peuvent être reconnues:

1° La première réunit les lieux de réunion, de passage, de dépôt pour les objets du culte, et comprend: la salle hypostyle *E*, l'escalier pour monter aux terrasses, et les petites chambres auxquelles conduisent les portes latérales de la salle *E*, et qui forment comme une ceinture autour de la deuxième partie du monument;

2° celle-ci, séparée de la précédente par une façade, se compose des salles *A*, *B*, *C*, *D* et correspond à ce que M. MARIETTE a appelé la partie *dogmatique*. Je vais étudier chaque salle séparément.


PREMIER GROUPE.

La première salle, marquée *E* sur le plan, est, comme je l'ai dit, soutenue par deux colonnes. Ces colonnes appartiennent à deux des nombres types ptolémaïques de colonnes-plantés. J'ai déjà expliqué, il y a deux ans dans un *Rapport au ministre de l'Instruction publique sur ma mission de 1875 à 1877 en Égypte*, la signification symbolique qu'il faut y attacher.


1) Ce n'est pas l'ouest vrai; mais, pour les Égyptiens, le fleuve coule du sud au nord, une des rives est la rive orientale, l'autre la rive occidentale, ce qui fait dire aux Égyptiens modernes qu'à *Deshné*, où le Nil fait un coude, le soleil se lève à l'ouest.

Signification symbolique du lotus et du papyrus.

Le *lotus* et le *papyrus*¹ sont les *emblèmes par excellence de la religion égyptienne*, au même titre que le *croissant* pour les Musulmans, la *croix* pour les Chrétiens; le sens exclusivement funéraire qu'on prête encore aujourd'hui dans la science à ces fleurs, n'est pas justifié. Elles rappellent le grand dogme égyptien, dont le mythe d'Osiris est l'expression la plus populaire, l'évolution perpétuelle de toutes choses, le reverdissement éternel de la nature, à l'exemple de la divinité qui meurt chaque soir pour renaître au matin plus glorieuse. Les Grecs nous ont appris que l'âme d'Osiris se cachait avant sa résurrection dans un lotus; au matin, la fleur s'épanouit, et le dieu s'élançait hors du calice. Les représentations des temples nous montrent également, au-dessus d'une des deux fleurs sacrées, un serpent, un disque solaire, un épervier, un enfant, symboles du dieu rendu à la vie. Les Égyptiens voyaient donc dans le lotus et le papyrus l'idéogramme, si je puis ainsi dire, du principe fondamental de leurs croyances. Aussi les ont-ils mis partout, dans leurs ustensiles, dans leurs vêtements, dans leurs maisons. Au milieu des fêtes, les fleurs deviennent sur la tête ou à la main des femmes, une parure et un emblème. Dans les temples, elles composent la décoration des frises et des soubassements; elles se retrouvent sur les montants des portes, dans la main des déesses comme sceptre pour rappeler qu'elles sont le récipient de la divinité; sur les coiffures que revêtent les dieux ou les rois. Tantôt c'est une fleur fermée, tantôt un faisceau de boutons ou de fleurs entrouvertes, au-dessus desquels plane un disque solaire; à l'intérieur du faisceau l'artiste n'a point négligé de placer un autre disque, faisant ainsi allusion aux deux étapes de la carrière du dieu. On conçoit que les colonnes n'aient pas échappé à l'influence de cette préoccupation religieuse; elles figurent d'immenses tiges de lotus et de papyrus liées ensemble, et annoncent dès l'entrée la nature de la divinité adorée dans le temple. Amoureux du symbolisme, les Ptolémées exclurent tout genre de colonne qui ne rappelait point cet ordre d'idées; le pilier avec ses formes simples ou composées disparut des monuments du culte, mais tous les types de colonnes-plantes légués par les Pharaons furent adoptés et variés avec la recherche qui caractérise cette époque. Même dans les temples consacrés à une déesse, où les Pharaons soutenaient la voûte par des sistres gigantesques, composés d'un pilier comme fût et d'une *tête d'Hathor* comme chapiteau, les Ptolémées se sont contentés de placer, au-dessus des calices de la colonne-plante, un abaque élevé, orné sur ses quatre faces d'une tête, indiquant par là que la divinité sortie des lotus et des papyrus entremêlés est une divinité femelle. Ainsi ils ont fait dans notre temple; ainsi ils ont fait à Dér-el-Médinéh, à Philæ, etc. Les belles colonnes d'époque romaine qu'on admire dans la grande salle hypostyle à Dendérah semblent faire exception. Le chapiteau campané y est remplacé par les têtes à oreilles de vache, mais ce n'est plus le sistre lourd des temps pharaoniques; le fût contracté dans le haut est un fût de colonne-plante et non pas un pilier: l'art et la symbolique y gagnent. Dans la seconde salle hypostyle du même temple, nous retrouvons les faisceaux de fleurs sacrées².

1) Ils s'échangent, et dans une représentation linéaire rapide, se confondent .

2) La *colonne-sistre* ainsi modifiée, est en quelque sorte un trait d'union entre le sistre proprement dit et la colonne-plante: elle indique d'une part que la divinité du temple est une déesse; de l'autre, elle rappelle la plante et l'idée qui s'y rattache. La divinité femelle n'est-elle pas comme le lotus, le lieu des régénérations divines?

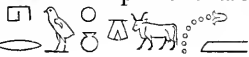
Je reviens à la salle *E*. Cette première salle est la mieux éclairée. Elle reçoit la lumière par deux véritables fenêtres, pratiquées dans le haut de la paroi sud, et semblables à celles de la grande salle hypostyle de Karnac. La destination en est facile à établir par comparaison avec les autres temples; elle répond à la seconde salle hypostyle d'Ombos, d'Edfou, de Dendérah, celle que les inscriptions hiéroglyphiques appellent le *khā*  «salle des processions». Toutes les chambres de service y ont accès. C'est là que les prêtres s'assemblent, que les cortèges se forment et commencent à se mettre en marche avec les images et les barques divines pour monter sur les terrasses ou sortir du temple; là, les simples servants attendent que des prêtres spéciaux aient été chercher dans les chambres *mystérieuses* les emblèmes divins.

Des deux portes pratiquées dans la paroi nord de la salle *khā*, la première en entrant conduit à l'escalier des terrasses, l'autre à une sorte de couloir décoré, aboutissant lui-même à une petite chambre en retour placée sur le même plan que le sanctuaire *A*. L'ensemble de ces deux pièces avait des usages multiples, dont le principal était la conservation des étoffes et des vêtements sacrés.

La chambre et le couloir du sud, symétriques de l'ensemble précédent, n'ont pas de sculptures. En raisonnant par analogie avec les autres temples, et en nous inspirant du symbolisme égyptien, nous y verrons l'endroit où l'on conserve les essences précieuses, où l'on consacre les onguents que le culte exige. N'est-il point logique de placer, dans une chambre qui confine à la salle que nous allons assimiler symboliquement au ciel de l'est, les parfums et les matières de l'Yémen et du pays des Somals? — Quant à la petite chambre qui fait pendant à l'escalier, et qui est également sans décoration, il y a toute probabilité qu'elle était destinée au dépôt des vases sacrés nécessaires aux cérémonies multiples de la purification par l'eau.

Fêtes.

Ainsi, le petit monument de Karnac avait son service particulier organisé d'une manière permanente, au contraire de divers édifices de l'Égypte et de Nubie, où l'absence de cryptes et de salles de dépôt fait supposer que les cérémonies n'étaient célébrées que de loin en loin, à certains anniversaires. Il avait par conséquent son calendrier de fêtes, son collège de prêtres, etc. Malheureusement les parties du temple, où ces renseignements sont d'ordinaire consignés, n'ont pas été décorées.

Une fête, la principale, est mentionnée par deux inscriptions de la chambre septentrionale du second groupe, où Osiris est représenté couché sur son lit funèbre.  «le jour du taureau dans son champ», tel était son nom.

DEUXIÈME GROUPE.

La salle *B*, qui fait suite à la salle des fêtes, est moins facile à identifier. Elle en est séparée par une façade à parois inclinées, et n'appartient donc pas au même groupe qu'elle. Une grande porte la ferme et l'isole du *khā* ainsi que les chambres *mystérieuses*.

Si l'on demande à la décoration l'usage de cette chambre, on reconnaît que les tableaux se rapportent sur chaque paroi à la chapelle adjacente. La salle n'a donc point de décoration propre; elle se comporte, comme le couloir de ronde qui, dans les monuments d'Edfou et de Dendérah, donne accès aux chambres divines, ou les grandes salles qui précèdent le sanctuaire.

Elle n'est donc qu'un lieu de dégagement, de passage, et ne saurait être comparée, malgré la disposition des chapelles autour d'elle, à un adytum central, dépôt des barques sacrées. Le jour qui y pénètre par quatre ouvertures dans les frises, dissipe l'obscurité et le mystère qu'exigent les dieux.

Elle correspond exactement à la « salle du centre », où faisaient halte les prêtres chargés des barques et des statues divines, au sortir des chambres secrètes ou avant d'y rentrer. Là encore, on accumulait les offrandes aux jours des grandes fêtes.

Il reste donc seulement trois *salles divines* proprement dites, celles que j'ai désignées par les lettres *A*, *B* et *C*¹. Chacune d'elles est-elle consacrée à une des divinités adorées dans le temple, ou à l'un des trois personnages d'une triade spéciale?

Je vais dire à ce propos quelques mots des divisions symboliques que j'ai reconnues dans le plan des temples égyptiens; j'étudierai la question avec quelque détail dans ma notice du temple d'Edfou.


DIVISIONS SYMBOLIQUES :

1° de chaque chambre et du temple entier en deux parties symétriques correspondant au Nord et au Midi.

Le temple est en réalité « la demeure de la divinité », l'image du CIEL qu'à l'exemple du SOLEIL, le dieu parcourt sans cesse². Or, ainsi que l'a si bien expliqué M. GRÉBAUT dans son *Hymne à Ammon-Ra*, le soleil dans sa course d'Orient en Occident partage le ciel en *ciel du nord* et en *ciel du midi*. Comme le ciel, le temple est donc partagé en deux parties symétriques correspondant : l'une, celle qui est à la droite en entrant, à la région du sud, l'autre à la région du nord. Aucun monument égyptien n'échappe à cette règle. Les stèles mêmes y sont soumises, et on en retrouve l'application dans les emblèmes gravés au cintre ou servant de frontispice. L'aspect de la vallée du Nil fait comprendre l'origine de cette division : aujourd'hui encore le moderne Égyptien, en un point quelconque du fleuve, se trouve entre le midi et le nord, et ses indications les plus familières partent de cette donnée. Dans les temps antiques, ce dualisme ne s'appliquait pas seulement au ciel. Il s'étendait à l'Univers entier, divisé jusque dans ses moindres éléments en deux parties égales, correspondant au midi et au nord de l'élément; la réunion de ces deux parties compose

1) La partie *dogmatique* d'un temple se compose : ou d'un sanctuaire unique, ou de trois salles au moins placées sur une même ligne. Les salles extrêmes ont des cérémonies qui semblent exiger plus d'espace : elles sont plus grandes que celle du milieu, et se dédoublent parfois, comme à Edfou et Dendérah. Quand d'autres salles divines sont nécessaires, elles s'adjoignent en nombre quelconque, suivant deux séries parallèles entre elles et perpendiculaires aux premières. Ces diverses salles forment donc, au même titre, comme des subdivisions du sanctuaire ou siège du dieu, dans le sens que je viens d'indiquer. Souvent, aux basses-époques ptolémaïques, la chambre même de l'axe, devenue trop étroite, et considérée seulement comme l'étape la plus glorieuse de la course du dieu, ne renferme plus les emblèmes sacrés comme dans les autres temples; un adytum central, où la lumière ne pénètre pas, donne asile aux grandes barques, dont la cabine cache sous ses voiles la divinité mystérieuse (temples d'Edfou, Dendérah, Louqsor, etc.).

2) Cette manière de concevoir un temple égyptien, est la conséquence de l'identification presque constante des dieux au soleil. L'Égyptien se sert, pour glorifier la divinité, des mêmes paroles qu'il emploierait pour cet astre; il en décrit les divers actes, comme il décrirait un phénomène de la révolution solaire. On ne peut pénétrer dans un monument religieux sans reconnaître dans cet ordre d'idées le point de départ des principales préoccupations de l'architecte, construisant l'édifice, ou en disposant la décoration du prêtre composant un hymne. J'appelle l'attention du lecteur à cet égard; c'est un repère auquel il sera souvent ramené dans la présente étude.

l'élément lui-même, et ainsi s'expliquent les nombreuses expressions hiéroglyphiques, où entre le nombre 2, , par exemple, signifie simplement « le temple de Ptah ». Il résulte de ce qui précède que la division du monument en *nord* et en *midi* s'appliquera à chaque chambre en particulier, et c'est ce que nous serons amenés à vérifier constamment ci-après.

2° Division des salles *mystérieuses* en salles ORIENTALES et salles OCCIDENTALES.

Cette division symbolique du temple n'est pas la seule; elle se combine avec une autre, plus importante au point de vue du plan général de l'édifice et du groupement des salles divines entre elles, et qui tire aussi son origine de l'identification du temple avec le ciel parcouru par le soleil.

Tout ce qui est à la droite de l'adorateur dans le temple, rappelant pour lui le midi, comme nous venons de le dire, devra être accompagné d'idées de lumière, de vie; tout ce qui est à sa gauche, lui rappellera la région du nord que le soleil ne parcourt point, et les idées de ténèbres, de mort, y domineront. — Mais ce qui est la droite pour le prêtre, regardant le fond de l'édifice, est la gauche du temple, et si l'on continue la comparaison avec le ciel où trône effectivement le dieu, la salle divine (ou toutes les salles divines dans un grand temple) de droite, devenant le *ciel de gauche*, c'est-à-dire, l'Est, devra avoir rapport au culte du dieu dans le ciel oriental. Cette disposition est celle des papyrus, où, à la droite du spectateur, le défunt passe dans l'hémisphère supérieur. — De même, la chambre de gauche devra être en rapport avec le dieu dans le ciel de l'ouest.

Entre la chambre de l'ouest et la chambre de l'est est celle qui figure la région intermédiaire, c'est-à-dire, le *zénith*; c'est-là qu'on placera le sanctuaire, le trône par excellence du dieu, le lieu où il est à l'apogée de sa gloire, où il résume sous sa transformation la plus magnifique tous ses rôles et toutes ses facultés. Quelle que soit la divinité adorée dans le temple, quelle que soit sa personnalité dominante, qu'elle prenne le nom d'Ammon, d'Horus, de Ptah ou d'Hathor, elle devient dans son sanctuaire le grand dieu, celui de qui tous les autres dérivent. — A la gauche du temple, ses attributs se particularisent, elle est sous un autre nom la puissance victorieuse, terrible, celle qui a lutté pour les renaissances divines et maintient sa création, celle qu'on invoque dans les moments de détresse, quand l'homme ou le dieu sont en danger. Les chambres de ce côté, en un mot, sont consacrées à la glorification des forces actives de la divinité. — Dans les chambres du côté droit, le dieu est tombé sous les coups du méchant¹, mais il n'est mort que pour renaître; son tombeau devient son nouveau berceau, et le prêtre célèbre, dans cette partie du temple, la divinité quand elle conserve un rôle passif.

Telle est la règle symbolique qui a présidé d'une manière générale à la conception du plan du groupe dogmatique dans les temples égyptiens. Le petit monument de Karnae n'y a point échappé. Nous verrons en étudiant la décoration des trois salles A, B, C, qu'elles répondent bien aux trois régions de l'est, du zénith et de l'ouest, où le dieu poursuit sa carrière entre le ciel du midi et le ciel du nord; que, loin d'être consacrées chacune à un dieu proprement dit, elles sont composées comme trois stations de l'épopée divine. Les ins-

1) A l'époque ptolémaïque, il prend spécialement le nom d'Osiris.

criptions gravées sur le linteau de la porte des chambres *B*, *C*, par exemple, mettent ces chambres chacune sous l'invocation de deux divinités¹.

Cryptes.

Enfin, le temple a ses cryptes. Les deux qui subsistent ont leur issue dans les deux chambres latérales *B*, *C*. On y pénètre en rampant par une étroite ouverture, située immédiatement dans l'angle le plus voisin de la chambre du milieu; après avoir traversé l'épaisseur de la muraille, on se trouve dans un couloir parallèle au sanctuaire et de même hauteur. C'était-là où l'on cachait les objets les plus précieux du temple, nécessaires seulement dans certaines cérémonies, ou qu'on voulait mettre à l'abri d'un coup de main dans un moment de panique. Une pierre mobile les fermait. Au-dessus de l'entrée, on a sculpté, suivant la chambre, les étendards d'Osiris ou d'Horus, qui, à l'exemple des inscriptions gravées sur les portes des cryptes à Dendérah, doivent par leur vertu magique arrêter l'ennemi.

EXAMEN DE LA DÉCORATION.

Il est nécessaire de demander maintenant à la *décoration* ce qu'elle peut nous apprendre du dogme qui était proclamé dans le temple d'Apet.

Jusqu'ici, ce monument, par sa situation au milieu des ruines grandioses de Thèbes, a été l'objet d'un oubli presque dédaigneux de la part des égyptologues. L'étude ne s'y présente pas sous des dehors attrayants, et on avait tout près un champ immense fertile en découvertes historiques. Nos devanciers se contentèrent donc de l'inscrire dans le plan de Karnac, avec l'indication superficielle du culte qui y était pratiqué². M. LEPSIUS en publia séparément plusieurs tableaux dans les *Denkmäler* (IV, 29, 30, 37); mais il n'a rédigé, que je sache, aucune notice du monument.

J'ai donc cru utile de faire une monographie du temple d'Apet, parce qu'il nous fournit d'assez amples renseignements sur une partie importante du culte thébain, parce qu'il forme un tout complet où la pensée religieuse s'est manifestée sans la masse de détails qui troublent et déroutent la recherche dans les grands temples. Il appartient d'ailleurs à la série de petits monuments qu'il était dans mon plan d'étudier avant d'aborder définitivement le grand temple d'Edfou. J'espère que mon travail, quelle que soit sa valeur, apportera cependant quelques notions nouvelles, ou mettra en lumière, en provoquant la contradiction, des problèmes trop négligés de l'archéologie égyptienne.

Avant de décrire les tableaux qui couvrent les parois des salles mystérieuses du temple d'Apet, je vais exposer sommairement le système de la *décoration religieuse des Égyptiens*, tel qu'il s'est présenté à mon esprit par l'observation d'un grand nombre de monuments. Dans les notices des temples d'Égypte et de Nubie qui feront suite à la présente, j'essaierai de démontrer avec détail chacune de mes propositions.

1) La règle peut se formuler, en résumé, comme il suit : Dans tout temple, — les chambres correspondant au culte du dieu dans le ciel *oriental* sont à la *droite* du spectateur, regardant le fond de l'édifice, les chambres de l'ouest à sa gauche. Dans toute salle, — le *midi* est à la *droite* du spectateur se dirigeant vers le fond de la salle; le nord, à sa gauche. Ceci est indiqué par la décoration. Il y a quelques exceptions : on a parfois, surtout pour la division en midi et en nord, tenu compte de l'orientation du monument.

2) M. MARIETTE le premier a signalé dans son édition de Karnac, Osiris comme dieu du temple.

II

DE LA DÉCORATION.

A. — DU SYSTÈME GÉNÉRAL DE LA DÉCORATION DANS LES TEMPLES.

Des voûtes.

Aucune partie de l'édifice dans un temple achevé ne devait rester sans décoration; les plafonds, les portes, la surface entière des parois étaient livrés au peintre ou au sculpteur. Le plafond représentait la voûte céleste, tantôt bleue et semée d'étoiles, tantôt animée par des personnages astrologiques figurant les heures, les décans, etc. Au-dessus de la travée centrale, dans les salles hypostyles, de la porte à la paroi du fond dans les chambres sans colonnes, les vautours du midi et du nord aux ailes étendues, tenant un chasse-mouches dans leurs serres, devaient écarter les mauvaises influences, cette éternelle préoccupation de l'Égyptien, du roi pénétrant dans le temple, des processions, des images mêmes de la divinité.

Des portes. — De la vertu magique attribuée à toute formule, à toute représentation religieuse.

Les portes comprennent une corniche, un linteau et deux montants. La corniche est formée d'uraeus au cou gonflé ou de plumes d'épervier, dont la courbe naturelle a créé la corniche même. Ces emblèmes rappellent les *énergies* de la divinité; on les prodigue à l'extérieur au faite des murs, et ils forment ainsi au-dessus du temple, comme un diadème protecteur. Au milieu, sur les plumes d'épervier, un disque aux ailes déployées compose l'idéogramme le plus adéquat de Dieu planant au haut du ciel entre les régions du midi et du nord. — Sur le linteau et les montants sont gravés des emblèmes, des tableaux d'adoration, des inscriptions qui résument, à l'extérieur de l'édifice, le dogme professé dans le temple, à l'intérieur, le dogme professé dans chaque salle, et mentionnent le nom de la salle et les cérémonies qui y sont célébrées. Les feuillures des portes sont ornées avec les cartouches du fondateur et les idéogrammes des panégyries, de la vie, de la pureté, de la stabilité, etc. Ces emblèmes sont à la fois un enseignement, un souhait, une protection : ils figurent les qualités inhérentes à la divinité, et que l'adorateur acquérera par la foi et la pratique de la religion, en observant les rites suivis dans la salle où il va entrer. Ce sont plus que de simples idéogrammes : le prêtre, suivant un procédé constant en Égypte, les anime, les identifie à l'idée qu'ils expriment. De même qu'il considère les images, dont il décore les parois du sanctuaire comme la manifestation matérielle des dieux du temple, il leur accorde une valeur réelle, il en fait de véritables amulettes, et les prodigue sur les feuillures des portes, de préférence à tout autre motif de décoration, comme autant de gardiens chargés de défendre l'intérieur contre toute attaque du méchant, contre tout contact impur. Nous reverrons, dans les tableaux gravés sur les murailles, les emblèmes prophylactiques semés à profusion autour de la personne royale et sur les images divines; et les diadèmes, les colliers, tous les ornements des figures doivent être comptés parmi eux. On peut dire, d'une manière générale, et les preuves abondent dans beaucoup de cas, que toute image, tout symbole, toute inscription dans un temple, est un amulette; ce qui a un sens religieux revêt par là une vertu magique.

PAROI.

La paroi comprend trois parties : La frise, les tableaux intermédiaires, le soubassement.

Des frises.

Les frises forment, pour ainsi dire, le frontispice des salles, indiquant par des emblèmes spéciaux le culte particulier qui y était pratiqué, en associant les images de la divinité qui y trône aux cartouches du monarque fondateur, ou en rappelant, par des rangées de faisceaux de lotus, le dogme général de la religion égyptienne. — L'inscription dédicatoire qui court au-dessous en est la paraphrase et l'explication.

Du soubassement.

Le soubassement, placé sous les pieds des dieux représentés sur la paroi, figure la terre avec sa végétation, ses habitants. Tantôt on y voit défiler les processions du temple, ou des personnages symboliques apportant des offrandes ; tantôt, des animaux passent au milieu des plantes. A l'époque Ptolémaïque, la destination des anciens temps est moins nettement indiquée ; outre les séries de personnages et de dieux qui y ont un développement considérable et composent l'ensemble des vassaux divins et terrestres du temple, les scribes y ont gravé les mêmes emblèmes qu'aux frises, et surtout des plantes aquatiques, de longues tiges de lotus et de papyrus entremêlés.

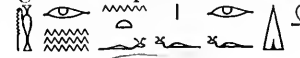
Division de la paroi en registres.

Les parois sont couvertes de tableaux, rangés par registres horizontaux superposés depuis l'inscription de la frise jusqu'à l'inscription du soubassement.

Division du registre en section sud et section nord.

Chaque registre se divise en deux parties, séparées par une ligne tracée sur la paroi du fond de la chambre, et qui ont leurs extrémités départ et d'autre de la porte d'entrée ; l'une d'elles fait partie de la *série sud*, l'autre de la *série nord* des tableaux de la paroi.

Le visage des divinités adorées est tourné en sorte qu'elles semblent s'avancer vers la porte, en partant du milieu de la paroi du fond de la salle ; les personnages de l'adoration suivent la direction contraire.

Dans chacun des tableaux, la divinité ou l'ensemble des divinités qui sont représentées, ont le visage tourné dans le sens qui va du milieu de la paroi du fond de la chambre vers la porte. Au contraire, le roi et les personnages divers qui font acte d'adoration regardent le fond de la chambre. Autour de chaque figure se groupent les légendes hiéroglyphiques qui doivent en expliquer le rôle avec plus ou moins de précision, et les hiéroglyphes sont tournés dans le même sens que la figure à laquelle ils se rapportent ; dans le titre même des tableaux, on lira, par exemple :  « libation (par le roi) à son père (le dieu), etc. . . »

Ainsi, en résumé : tout ce qui se rapporte à la divinité supposée cachée au fond de la chambre, figures et inscriptions, regarde la porte ; tout ce qui provient de l'adoration, images, offrandes, paroles du roi ou de tout autre personnage divin gravées en colonnes

verticales ou horizontales, est dirigé vers le milieu de la paroi du fond. Telle est la règle qui n'a d'exception dans aucun temple.

Il en résulte que les dédicaces horizontales gravées à la hauteur des frises ou des soubassements, étant l'expression de l'hommage du roi, devront avoir leurs hiéroglyphes tournés vers le fond de la chambre, et par suite, commencer là. Chaque dédicace se composera donc de deux parties symétriques (une pour le midi, et une pour le nord), courant du milieu de la paroi du fond, pour se terminer en se rejoignant au-dessus de la porte d'entrée.

Ordre des tableaux dans chaque registre.

La même règle nous donnera l'ordre dans lequel il faut étudier les tableaux, s'il y a entre eux connexion, s'ils sont l'expression d'une pensée suivie : ils se développent, dans chaque registre, en deux séries commençant l'une à droite, l'autre à gauche de la porte, pour se terminer au milieu de la paroi du fond, suivant la route parcourue par l'adorateur. Le premier tableau à étudier sera le plus voisin de l'entrée, le dernier marquera le point d'arrivée, l'adoration dans son expression la plus parfaite, celle qui résume toutes les autres.

Je ne crois pas possible d'admettre la seule règle qui ait été posée jusqu'à présent en cette matière, et qui consiste à considérer le tableau du fond comme le premier à étudier, et classer les autres à la suite par ordre d'*importance*, le dernier, celui de la porte, étant le plus insignifiant. Outre qu'il est difficile de définir la nature de cette *importance*, la raison d'un pareil classement ne se présente pas nécessairement à l'esprit et demande à être contrôlée par des preuves spéciales.

L'adoration dont chaque tableau est, pour ainsi dire, une *étape*, ne marche pas à recu-lons. La pensée de l'adorateur ne s'abaisse pas, elle s'élève graduellement en pénétrant dans la salle, et passe par les intermédiaires voulus avant de parvenir jusqu'à l'idéal symboliquement représenté sur la paroi du fond : c'est là que trône la divinité, c'est là qu'est le *but* et non le point de départ. Et en fait, de nombreux exemples où l'intention du décorateur est évidente, contredisent la règle à laquelle je fais allusion.

Ainsi, le tableau le plus voisin de la porte, dans les temples où la décoration est plus complète que dans celui d'Apet, et qui d'après cette règle devrait être le dernier, représente généralement le dieu du temple, recevant le roi dans ses bras, et l'invitant non à sortir de la salle, mais à y pénétrer. De même, lorsque les scribes ont voulu, dans une suite de tableaux, nous faire assister à une cérémonie quelconque, telle que celle de la fondation de l'édifice, c'est dans le sens indiqué par nous, c'est-à-dire, de l'extérieur à l'intérieur, qu'ils ont rangé la suite des actes divers accomplis par le roi ; il n'est pas une seule représentation épisodique dans le sens contraire. Enfin, dans les sanctuaires d'Edfou¹ et de Dendérah, où une partie des tableaux est épisodique et nous montre le roi pénétrant dans le sanctuaire, ouvrant le naos du dieu et se trouvant face à face avec lui, et où l'autre partie est symbolique et composée comme les chapelles circulaires, mais avec une signification dans l'ensemble plus facile à saisir, nous trouvons que les décorateurs n'ont pas modifié pour cette seconde partie, la direction adoptée pour la première.

En résumé, les tableaux divisés en deux séries devront être étudiés en commençant

1) Je renvoie encore sur ce point à la notice du temple d'Edfou.

pour chaque série par le plus voisin de la porte d'entrée. On s'adressera de préférence d'abord à la série de droite, ou autrement du *midi*.

Généralement, en effet, les deux séries sont symétriques, et sont l'expression d'une même pensée; les actes d'adoration se font d'une part dans le ciel du midi, d'autre part, dans le ciel du nord. Mais parfois, lorsque les décorateurs ont eu besoin d'un espace plus considérable, la série de gauche est supprimée en réalité, bien que maintenue en apparence; les tableaux, ou les inscriptions qui la composent, au lieu d'être symétrique, de ceux de la première, lui font suite. Ainsi, à Abydos, le développement des cérémonies accomplies par le roi dans les sept chambres voûtées du temple de Sêti I^{er}, embrasse les deux séries; dans celle de droite, le roi marche en avant, dans celle de gauche, il marche à reculons¹, c'est-à-dire, que le premier tableau de gauche, qui fait suite au dernier tableau de droite, se trouve placé à côté de lui sur la paroi du fond. A Edfou, les murs d'une salle sont entièrement couverts par une immense inscription qui commence suivant la règle énoncée plus haut, au fond à droite, continue en colonnes verticales jusqu'au milieu de la paroi d'entrée, et reprend au fond à gauche pour se terminer à côté de la dernière colonne de droite. La division en midi et en nord est ainsi maintenue matériellement; de plus, on obtient pour résultat par ce moyen, qu'aucun hiéroglyphe ne tourne le dos à la divinité. — Enfin, lorsqu'il ne s'agit pas de scènes épisodiques ou d'inscriptions, mais de représentations purement symboliques, les deux séries sont maintenues distinctes, mais leur ligne de jonction sur la paroi du fond peut se déplacer au profit de celle de droite, dont l'espace agrandi permet à l'idée religieuse de se développer plus complètement; la série de gauche devient alors une sorte d'abrégé de l'autre. Nous verrons en étudiant les chapelles du temple d'Apet, que la disposition matérielle des lieux peut modifier la règle, et donner à la série de gauche la prééminence accordée le plus souvent à celle de droite.

Les tableaux symboliques, dans un même registre, ont entre eux un lien logique, et représentent dans leur ensemble le développement d'une pensée religieuse.

En dehors des représentations épisodiques, j'ai admis en établissant la règle précédente, que les tableaux ont entre eux un rapport suivi. L'illustre auteur du système que je viens de combattre, et qui a guidé mes premiers pas dans les présentes études, admet aussi implicitement qu'il y a un plan dans la décoration des salles d'un temple; mais tandis qu'il en affirme l'existence, au moins pour les tableaux qui couvrent les murs des *chambres du culte*, il pense que, dans la *partie dogmatique* du temple, c'est-à-dire, dans les salles divines, la décoration est banale de propos délibéré, afin d'y dissimuler le dogme, et en même temps pour ne point laisser sans sculptures une partie considérable de l'édifice². Je ne puis croire

1) Il n'y a pas inconvénient ici à ce que l'adoration aille à reculons. Il s'agit d'une série de cérémonies accomplies dans la chambre, et non du développement d'une idée théologique.

2) Cette opinion a son origine dans la préoccupation de retrouver en chacune des onze salles circulaires de Dendérah, une chapelle consacrée à une des divinités de la grande *Paut*, avec le dogme spécial à cette divinité. Mais j'ai dit plus haut qu'il fallait considérer les salles distribuées à droite et à gauche de la chambre du milieu, non comme des sanctuaires secondaires, au sens propre du mot, mais comme des subdivisions du ciel de l'est, d'une part, du ciel de l'ouest, d'autre part, comme des scènes où se jouent, dans des cérémonies commémoratives, les actes divers de l'épopée divine. A Edfou, chacune de ces salles est sous l'invocation d'une ou plusieurs divinités, et en même temps de la triade. Sur huit, trois sont consacrées à Osiris. Dans les chambres de l'angle est, Chons le dieu de la puissance magique, le dieu qui

qu'il en soit ainsi. Outre les arguments contraires que m'a fournis l'examen des temples que j'ai minutieusement étudiés, il ne me semble pas naturel de supposer que les prêtres aient pris soin de voiler la science divine dans des chambres, où un petit nombre d'initiés seuls pénétraient, et que pour eux ces représentations mystiques aient été simplement un accessoire, presque un motif d'ornementation. C'est, au contraire, dans ces salles *mystérieuses* que le prêtre placé en face de dieu, et percevant le dogme avec le plus de netteté, exprimera sa pensée avec le plus de force, c'est là surtout que la décoration sera *nécessaire*. Nous voyons, en effet, que dans les monuments inachevés, mais livrés au culte, la « partie dogmatique » de l'édifice porte presque toujours des sculptures, et c'est par là que l'on commençait. Sans cela, le sanctuaire ne serait pas un sanctuaire. N'est-il pas répété dans les inscriptions que les âmes des dieux habitent leurs images? Le prêtre oserait-il confier à des murailles de pierre l'emblème sacré, si le ciseau du sculpteur n'avait donné matériellement asile aux formes secondaires de la divinité, *ses serviteurs*, chargés de veiller éternellement sur elle, qui sont les amulettes par excellence du temple, comme les diadèmes et autres symboles, dont leurs figures sont ornées, composent leurs amulettes particuliers?

Les FIGURES sont dans la décoration l'élément principal qu'il faut étudier d'abord.

Non pas qu'il faille attribuer à la décoration même des sanctuaires un caractère didactique; interroger les INSCRIPTIONS avec l'espoir d'y trouver un exposé méthodique des doctrines professées dans le temple conduit à une prompte déception, et l'esprit découragé est tenté tout d'abord d'adresser aux tableaux ce reproche de banalité que je repousse. L'enseignement écrit est dans les livres et non sur les murs. La FIGURE dans la décoration forme l'élément principal, le texte n'est que l'accession. Les sculptures religieuses ont, avant tout, la signification qui s'attache à toute *représentation*; elles sont une sorte de memento, de reflet matériel des idées qui dominent dans chaque chambre, elles livrent les secrets du dogme et sont muettes sans parti pris, elles célèbrent pour les yeux, comme les chants sacrés pour l'oreille, les puissances et les transformations de la divinité, elles se composent comme un hymne immense dont les registres sont les chapitres, les tableaux les phrases, les figures les termes légués par la tradition.

Jusqu'ici on s'est écarté de ce point de vue au dépens de l'étude générale des figures, l'attention des égyptologues s'est portée exclusivement sur les inscriptions; on a voulu trouver dans celles-ci toutes les révélations de prêtres sur leurs croyances religieuses. Cependant, il

lutte au matin, caractérisant mieux le rôle actif du dieu d'Edfou, vainqueur de Typhon sur le sol même du temple, a été substitué à Hor-Sam-Taui, troisième personnage de la triade d'Edfou, dont pas une forme spéciale n'a de chapelle particulière*. Il serait chimérique de vouloir faire concorder dans le temple d'Horus, la *Paut* avec les *salles divines*. De même, dans les édifices plus modestes où il n'y a que trois salles divines, chacune d'elles n'est pas nécessairement consacrée à un des trois personnages de la triade**; mais la salle de droite appartient le plus souvent à un nombre indéterminé de dieux *orientaux*, celle de gauche à des dieux *occidentaux*. Il en sera de même dans le temple d'Apet, et nous verrons les chapelles latérales placées chacune sous l'invocation de deux divinités principales. Je reviens plus loin sur le rôle de la *Paut* et des parèdres dans la décoration.

*) La *salle du centre*, où les barques du sanctuaire faisaient une halte au commencement d'une procession, était sous l'invocation d'*Ahi*, forme de Sam-Taui et l'une des personnifications du dieu au début de sa course diurne.

**) A l'époque pharaonique, le sanctuaire où l'on dépose les barques divines est divisé en trois salles: celle qui est à la droite du spectateur est sous l'inscription du dieu enfant, celle de gauche est consacrée à la déesse dans le sein de laquelle le dieu est engendré de nouveau comme dans l'Amenti.

suffit de jeter un coup d'œil sur l'immense surface que présentent les murailles d'un temple comme celui d'Edfon, appartenant à une époque où le scribe aime à allonger ses formules, pour voir quelle place restreinte a été accordée en réalité aux textes proprement dit¹. Dans chaque tableau, on ne trouve que les titres des personnages, quelques phrases extraites d'un formulaire et plus ou moins en rapport avec l'offrande présentée. Je ne saurais mieux comparer ces légendes qu'à celles qui ornent dans nos églises les *chemins de croix*, et les tableaux de piété, où le peintre a inscrit un nom, un fragment de prière, faisant parfois allusion au caractère ou à la vie du saint invoqué.

Il importe donc de s'adresser à l'élément principal de la décoration, et tout en considérant les inscriptions et les textes étendus comme des auxiliaires souvent précieux, de demander à l'étude des figures, à leur disposition, à leur groupement, aux emblèmes qui les distinguent, le secret du plan suivi par le prêtre pour donner une forme matérielle à ses croyances et à ses conceptions religieuses.

Cette méthode produit des résultats beaucoup plus précis qu'on ne pouvait s'y attendre tout d'abord.

(Sera continué.)

MARQUIS DE ROCHEMONTEIX.

OBSERVATIONS

SUR

UNE DATE ASTRONOMIQUE DU HAUT EMPIRE ÉGYPTIEN

PAR

FÉLIX ROBIOU.

I. DÉCOUVERTE DU TEXTE; SON INTERPRÉTATION PAR M. BRUGSCH.

Une grande nouvelle est venue, depuis quelque temps, relever les espérances des égyptologues, quant à la possibilité d'arriver à un résultat, au moins approximatif, sur la chronologie du premier empire égyptien. Un papyrus, transcrit probablement au commencement du nouvel empire, mais composé au temps des premières dynasties, porte au revers une date astronomique, c'est-à-dire un lever (héliaque) du Sirius, la Sothis des Égyptiens, exprimé, comme dans plusieurs textes lapidaires de la période des Ramessides, par une date de l'année vague. De même donc que des dates absolues, sinon rigoureuses, de cette dernière

1) Les textes semblent n'être le plus souvent que du *remplissage*, si j'ose m'exprimer ainsi. A l'inférieur du temple, ils n'ont guères été gravés que là où un espace trop étroit n'a pas permis de placer un tableau; ordinairement, ils se composent d'un passage plus ou moins complet de la règle du temple, d'une liste des noms de la divinité, d'une litanie répétée en plusieurs endroits. Dans les cours, à l'extérieur du monument, lorsque le décorateur ptolémaïque a épuisé la série des offrandes et des adorations faites dans le temple, groupées dans un ordre ritualistique, et la liste des biens constitués par le roi, il comble les vides par un hymne, par un extrait des livres sacrés, par le récit d'un combat mystique, placé là, où jadis l'orgueil des Pharaons énumérait les dépouilles opimes, qu'ils consacraient à leur dieu, et en indiquait la provenance en plaçant à côté des représentations gigantesques, la mention détaillée de leurs triomphes et de leurs hauts faits personnels.